

Pierre de Bonneville
**Céline et
les femmes**



Céline et les femmes

Le prochain colloque de la Société d'Études céliniennes, qui se tiendra à Varsovie l'été prochain, aura pour thème « Céline, masculin & féminin ». Avec une étude sur *Céline et les femmes*, Pierre de Bonneville apporte d'ores et déjà sa contribution au débat. Comme l'écrit son préfacier, « il fallait avoir la démarche et la souplesse des chats – qu'il sait si bien peindre – pour que Pierre de Bonneville s'aventure dans la forêt des rêves céliniens, bondisse d'un mystère l'autre, passe derrière les rideaux, surgisse hors d'un tiroir, retombe noblement sur ses pattes. Il fallait aussi avoir le plaisir de chanter le charme des femmes, de la femme, d'observer et de s'amuser, pour oser lire dans les contes céliniens une histoire nouvelle, de celle qu'on n'osait raconter en craignant d'effrayer les gardiens du Temple. » Extrait.

Un thème comme « Céline et les femmes », ne peut être qu'intrusif, inquisiteur. Ses livres, les correspondances, l'abondante littérature autour de Céline, souvenirs, confessions, témoignages, fournissent un important matériel analytique. Céline n'était pas misanthrope, Céline n'était pas misogyne, mais les traumatismes, de son enfance et de la guerre de 14-18, expliquent une personnalité dont on reconnaît aujourd'hui tous les traits de l'individu *borderline*. Céline était dans le besoin affectif, toujours en difficulté dans la gestion de ses émotions. Dans ses relations interpersonnelles, il créait lui-même les conditions de l'instabilité provoquant les ruptures tout en les redoutant. Et pour lui, l'humiliation du prix Goncourt promis puis non-obtenu, ou encore l'humiliation du non-retour d'Elizabeth Craig ont été des blessures narcissiques jamais refermées.

Ses relations féminines n'ont jamais été autre chose que des rencontres éphémères : le flux et le reflux « intermittent de rencontres qui étaient devenues la seule forme de liaison qu'il pouvait tolérer » relève Erika Ostrovsky (*Céline, le voyeur voyant*). Céline s'arrangeait pour que ces liaisons soient

distantes géographiquement aussi : « ses femmes » sont dispersées à Londres, à Genève, en Bretagne, à Anvers, à Vienne, à New York, au Danemark : « Grâce à leur dispersion dans l'espace, ces femmes, ou fragments de femmes, ont créé des arrêts, des intervalles de silence. » (Erika Ostrovsky). Rien ne devait s'installer ni dans la durée, ni dans la promiscuité. S'il fallait vivre ensemble ou passer la nuit, Céline faisait chambre à part. Il avait pourtant réussi à consentir à trois mariages. Mais ce furent des mariages en papier, en carton et en l'air. Une première fois, à Londres, il avait vingt ans. Le mariage ne durera que quelques jours à peine, puisqu'il prenait immédiatement la fuite pour l'Afrique. Une deuxième fois, quelques années après, à Rennes, le temps de faire opportunément ses études de médecine. Il divorcera très vite ensuite. Quant à la troisième occasion, c'était en 1943, à Paris, dans les circonstances spéciales de la fin de l'occupation allemande : préparant son esquisse vers un pays-refuge, il tenait à s'arrimer à la jeune fille qu'il tenait à ses côtés depuis sept ans déjà, Lucette Almanzor.

Toujours besoin d'une canne, toujours besoin de se nourrir de complicités. Et

que ces complicités le nourrissent. Complicités féminines et masculines. Certains, certaines ne résisteront guère longtemps au régime macrophage célinien. Autre caractéristique : cette tendance à idéaliser puis à dévaloriser l'autre : « Tu es formidable... tu es une ordure ». Elizabeth Craig, Évelyne Pollet, Lucienne Delforge, Gen Paul, Karen Marie Jensen, Hella Johansen, Thorvald Mikkelsen, Milton Hindus, même Marcel Aymé. On peut affirmer que toutes et tous en avaient fait les frais.

« Il ne fallait rien lui dire parce que tout était monstrueux... c'était sa machine qui fonctionnait... Dans la vie, c'était comme dans son travail, il voyait tout en catastrophe et surtout en catastrophe. » (Lucette Almanzor-Destouches, entretien avec Alphonse Boudard). Et ses compagnes et compagnons ont du mal à supporter : Elizabeth finira par s'échapper, ne pouvant plus supporter ses dépressions. Ses comportements impulsifs, son inconséquence à ne pas se soucier des répercussions de ses actes comme en témoignent ses ruptures brutales après ses mariages, mais aussi la fureur de ses écrits, une certaine idéation persécutoire, l'impression d'être victime, Céline est un individu décidément « infrequentable (...), un objet de haine permanent est indispensable à la cohérence de son moi. » (Willy Szafran, *L-F Céline. Essai psychanalytique*). Dans cet état, il a, comme impératif psychologique, d'imposer ses *Règles* contre les règles communes. Seul contre tous. Avec l'exécration des « *Églises* », factions, clans, familles : la clique des petits blancs d'Afrique, les milieux de la médecine, les cercles littéraires. « *Plus on est haï, plus on est tranquille...* » (*Bagatelles pour un massacre*).

La médecine et l'écriture l'ont sauvé. Médecine et écriture lui ont offert un double statut : « docteur » et « auteur ». Avec le pouvoir de s'affirmer et d'être

reconnu. En a-t-il profité ? En tant que médecin : « *J'ai été accoucheur, je peux dire passionné par les difficultés de passages, visions aux détroits...* » Il avait toutes les femmes qu'il voulait. Mais sa tête était ailleurs. Chez Céline, c'est dans la tête que ça se passait. Céline, l'esthète : ce dont il jouissait, c'est de la beauté disait-il : « *J'étais un rentier d'Esthétique. J'en avais mangé de la fesse et de la merveilleuse... je dois le confesser de la vraie lumière. J'avais bouffé de l'infini.* » (*Mort à crédit*). Voyeur et fétichiste, Céline avait une totale admiration pour le corps féminin : « *Son corps était pour moi une joie qui n'en finissait pas. Je n'en avais jamais assez de le parcourir, ce corps américain.* » (*Voyage au bout de la nuit*). Son fétiche ? La cuisse de la danseuse. Une cuisse mobile, vivante, musclée, dynamique. Une cuisse d'athlète. Même chez la jeune pianiste Lucienne Delforge, ce que Céline appréciait surtout, c'était son tempérament et son corps de sportive.

Le *fétiche* est une métonymie : l'objet-fétiche, quel qu'il soit, est le prolongement du corps maternel. Il sert de cache, il dissimule le sexuel. Le fétiche est aussi une métaphore : dans le cas du fétiche célinien de la cuisse, l'allusion métaphorique au phallus permet d'évoquer le narcissisme célinien. Et si la cuisse célinienne est le fétiche, l'icône était et restera Elizabeth Craig. « L'Impératrice » disaient les amis, faisant référence à la carte maîtresse du Tarot de Marseille. Elle aura été déterminante pour Céline et l'écriture de *Voyage au bout de la nuit*. Elle en sera l'immortelle dédicataire. Mais avec Céline, rien ne durait : « Si Craig l'a abandonné, c'est qu'elle était épuisée » dira Éliane Tayar. Céline n'admettra jamais cette perte, parlant de « trahison », cherchant des raisons déraisonnables lui permettant de ne pas se remettre en cause lui-même. Ce fut alors « la chute ». Freud avait très bien

décrit un cas semblable de « chute » à la suite d'abandon, d'un refus de poursuivre le « scénario » par un partenaire. Dans le cas de Céline, « la chute », fut l'accentuation désespérée de son attitude et de ses écrits contre la société, ce fut la période furieuse des pamphlets à commencer par cette sorte de pamphlet contre la loi du Père qu'est *Mort à crédit*, puis le brûlot dirigé contre la mystification du système communiste, *Mea culpa*, sorti également fin 1936 puis ce qui fut appelé « les pamphlets » en 1937 et 38, *Bagatelles pour un massacre*, suivi de *L'École des cadavres...* La « vocation de l'apocalypse » résumait Michel Audiard.

L'activité sexuelle cédait le pas : « *On se dit qu'il ne vous apprendra plus rien le derrière, qu'on a plus une minute à perdre à son sujet, et puis on recommence encore une fois cependant pour en avoir le cœur net [...]* En somme, toujours des découvertes dans le vagin pour tous les âges. » (*Voyage au bout de la nuit*). Franchissant la quarantaine, il prétendra craindre ce qu'il appelait « la redoutable », la perte de libido. L'écriture se substituerait au sexuel, comme un devoir impératif : « *Je ne voudrais pas mourir sans avoir transposé tout ce j'ai dû subir des êtres et des choses. Là se bornent à peu près toutes mes ambitions.* » (Lettre à Lucienne Delforge, 1935). L'écriture en lieu et place : après tout, le cerveau est le premier organe sexuel de l'homme. L'écriture permet tout. De vivre ou de revivre la scène imaginée ou vécue, réelle ou fantasmée, comme si on y était encore : « *Je la mangeais, Nora dans toute la beauté, les fentes... J'en déchirais le traversin. Je lui aurais arraché la moule, si j'avais mordu pour de vrai, les tripes, le jus au fond, tout bu entièrement... je l'aurais toute sucée moi, rien laissé, tout le sang, pas une goutte...* » (*Mort à crédit*).

On sent la transe de l'écriture, les frissons du *bic* : évoquer le sexe et les rapports sexuels, donc la femme,

restaient ce qu'ils avaient toujours été : un formidable stimulus. « Il vivait toujours dans ce qu'il écrivait [...] Il faisait exactement comme s'il avait été en train de vivre ça. » (Elizabeth Craig). À la recherche du « secret du monde », la plume lui permettait de prolonger « les mensonges de nos rêves », de vivre et revivre les illusions amoureuses, érotiques, sentimentales. Le sexe, la femme, ressuscitées pour l'éternité, par la grâce du *bic* : « Il n'y a que dans ses écrits qu'il pouvait les raviver ; superposer les noms des femmes aimées jusqu'à ce qu'elles forment un cercle enchanté qui peut-être étalt à l'abri des ravages du temps. Lucette s'amalgamait avec Lili (Elizabeth) et Arlette (Arletty) ; la dernière et la première se joignaient dans une ronde sans fin. » (Erika Ostrovsky, *op. cit.*).

L'avenir de Céline n'était pas la femme, mais la feuille de papier.

Pierre de BONNEVILLE

© Pierre de Bonneville, *Céline et les femmes*, L'Éditeur, 2015, 223 p., préface d'Éric Mazet (15 €).

Une interview imaginaire

Dans la dernière livraison de la revue *Décapage* (n° 53, été – automne 2015, pp. 28-32), on peut lire une « Rencontre avec Louis-Ferdinand Céline ». Il s'agit d'un entretien imaginaire mais constitué de propos authentiques, extraits de sa correspondance ou d'interviews donnés après la guerre. La notice biographique n'est pas sans accréditer la légende : ainsi, après son retour d'exil, il y est précisé qu'il n'a « plus un sou » et qu'il s'installe dans un pavillon « vétuste ». Prix : 15 €.

Décapage, 1730 chemin de Bibemus, 13100 Aix-en-Provence. [<http://revuedecapage.blogspot.fr>]